

NANNI CRISTINO



LES DERNIERS HABITANTS
DU SOUS-SOL

Nanni Cristino

Les Derniers Habitants
du sous-sol

© Nanni Cristino, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6956-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Au cours des dernières années, Manouche a passé plus de temps dans le sous-sol qu'au soleil et, chaque fois, à la tombée du jour, c'est toujours la même histoire.

Dès qu'une voiture de métro arrive à la station, les touristes qui attendent sur le quai sont pris par la frénésie. Impatients de retourner à leur hôtel de l'Étoile ou du Marais, ils ramassent des colis, des sacs et des enfants, puis se jettent vers les portes automatiques. Mais la précipitation avec laquelle ils entrent dans les voitures a toujours de désagréables effets collatéraux.

Comme ce soir-là, à la station Abbesses : deux hommes et deux femmes, habillés comme se vêtissent les Italiens, viennent de sauter dans la voiture quatre, direction Mairie d'Issy. Or, sur les chaises vertes sur lesquelles ils étaient assis un instant auparavant, il est resté un sac en cuir noir.

Secouant la tête, Manouche regarde l'expression de leur visage, plus surprise qu'effrayée, qui est peu à peu engloutie par l'obscurité.

Le départ du convoi laisse le quai désert et silencieux. C'est le moment qu'il préfère. Il tend les oreilles et entend, juste avant l'arrivée de la voiture suivante, des bruits et des chuchotements indubitables : ce sont les mouvements du peuple du métro. Parce que c'est mathématique : dans les tunnels qui s'étendent sous le niveau des rails, dans les pièces sombres creusées dans le sous-sol, vivent des êtres impénétrables qui n'ont jamais vu la lumière. Là-bas, le feu reste toujours allumé et la fumée tache les murs de suie. Ces êtres se déplacent comme des ombres dans un espace aux contours mal définis dont ils connaissent chaque recoin. Tôt ou tard, Manouche les trouvera. Peut-être les surprendra-t-il en forçant la grille d'un conduit qui mène aux voies. Il imagine déjà les regards étonnés de Chaleb, de Toutvent, de la vieille Flore et de tous les autres qui se moquent de lui, qui l'appellent visionnaire, ivre, fou. Une bande de clochards grossiers, toujours prêts à voler quelque chose à quelqu'un.

Manouche n'est pas comme eux. Il est diplômé en littérature contemporaine à l'Université de Pristina et il n'a presque jamais rien volé. Qu'est-ce que ça lui prendrait pour le faire ? Ce serait facile de prendre ce beau sac noir. Au moins dix minutes vont se passer avant que les Italiens ne reviennent.

Manouche s'assoit près du sac et enlève ses gants de laine usés. Il ouvre le sac avec deux doigts et reconnaît au premier coup d'œil la couverture en carton de deux passeports. Il remet ses gants, dirige le bleu de ses yeux vers un point indistinct au-delà du quai et attend.

Le mec arrive, comme prévu, environ dix minutes plus tard. Il a une veste en cuir foncé, un visage bronzé. D'une voix pleine d'appréhension, il dit :

— C'est à moi, on l'a oublié.

Manouche se lève et ne le regarde même pas. Il lui tourne le dos et après quelques pas, bien planté sur ses jambes, il lui dit à voix haute et sans regarder en arrière :

— C'est mathématique.

L'homme a clairement entendu les mots de Manouche. Mais il n'a pas vu son sourire.

Au même moment, à la gare de Bastille, en plein milieu du carrefour qui trie les passagers entre les correspondances des lignes cinq et huit, Janusz Prazinowski pose son violon dans l'étui, indifférent aux applaudissements d'une dizaine de passants. Ils se sont arrêtés, ils ont choisi de suspendre leur chemin pour quelques minutes. On peut dire qu'ils ont été éveillés à la vie par la musique, donc ils savaient qu'on a fait du bon travail, qu'on a joué de la bonne musique klézmer avec un grain de jazz.

Quelques mètres plus loin, la vieille Flore continue à danser et à virevolter, en suivant ce que ce rythme a laissé dans l'air. Elle pousse les bras en haut et bat des pieds, qui sont enfermés dans des baskets vertes bien trop grandes pour elles.

Elle danse pendant que les passants, dont le flux a recommencé à couler, se penchent à droite ou à gauche pour l'éviter; puis, son corps sec et creusé est traversé par un tremblement et se laisse aller dans un abandon progressif, jusqu'à son immobilisation.

Non loin d'elle, Piotr Prazinowski continue à démanteler la clarinette et dit à ses frères :

— Cette fois, la vieille est morte. Je donne cinq contre un. Regardez-la, elle

ressemble à la statue de la Vierge noire.

— Ne blasphème pas, dit Michail, le troisième Prazinowski, en posant son tuba au sol.

Il regarde Flore, qui est figée dans une fixité anormale, les yeux fermés. Cinq contre un, c'est une bonne affaire.

— Qu'en dis-tu, Janusz ? demande-t-il.

Janusz est le frère aîné, l'auteur des chansons et le propriétaire du studio de quinze mètres carrés à Barbès où ils dorment tous les trois, donc il a le dernier mot sur toute question.

Il renifle, s'approche de la vieille dame et la touche sur son épaule droite.

— Elle ne bouge pas, elle pue le chou et est desséchée comme une branche de bouleau en hiver, dit-il. Mais cinq contre un, c'est trop.

Flore ouvre soudainement les yeux. Ils sont jaunâtres et marécageux, mais vivants.

— Tu es desséché, chèvre polonaise ! dit-elle.

Elle passe une main à travers ses cheveux gris, fait quelques pas tremblants à reculons vers le mur et s'y appuie de tout son corps.

— Tu es plus maigre que le cheval de l'Apocalypse et ta musique est nulle. Dix contre un qu'à Varsovie, tu ne jouais que le dimanche à l'église et que tu mangeais une fois tous les deux jours, quand tu ne pouvais pas voler l'aumône.

Dix contre un. Piotr pense qu'il n'y a rien au monde qui ne vaille pas la peine de parier et il a déjà mis la main dans sa poche à la recherche d'une pièce.

— N'y pense même pas, Piotr ! Flore est aussi acide et insoluble que jamais, mais elle s'en est tirée, cette fois-ci, dit Janusz.

— Il faut que tu arrêtes de danser, Flore, dit Michail. Tu embêtes les spectateurs.

Pleine de rage, Flore se détache du mur et va vers Michail en agitant un poing en l'air.

— Des spectateurs ? *Merdegaulle*, Polonais, tu te crois où ? À l'Olympia ?

Vous êtes sous terre, vous êtes dans le trou du cul de Paris ! La plupart de vos spectateurs vous insultent parce que vous bloquez le passage et leur cassez les oreilles. Tu dois me remercier : si les gens s'arrêtent, c'est juste pour moi !

« Assaisonné et cuit », pense Flore, s'arrêtant à quelques centimètres du visage de Michail, qui a cessé de rire. Elle ne possède rien d'autre qu'un sac à dos militaire vert, deux couvertures de laine et quatre boîtes de carton épaisses et ondulées. Mais elle a aussi le sens de la répartie. Et quand on a le sens de la répartie, on est reine, dans la rue comme dans le trou du cul de la ville.

Janusz pense que le moment est venu de mettre fin à la querelle, qui risque de faire arriver des gendarmes. Il sort une bouteille et la donne à Flore.

— Assez, fleur du métro. Prends une gorgée de bière et danse aussi longtemps que tu veux. Et vous, sortez les instruments ! On va recommencer.

Flore laisse les mots à leur sort et arrache la bouteille. Le Trio Prazinowski reprend sa formation, le tuba à droite, la clarinette à gauche et le violon au milieu, et les notes de Kolomeke, la chanson qui ouvre chaque spectacle, commence à résonner dans les couloirs.

Flore aime beaucoup cette chanson. Elle a un rythme syncopé, imprimé par les sons profonds du tuba, qui libère le sang dans les veines et fait bouger les jambes. Alors, elle dépose la bouteille, déboutonne ses dents jaunies dans un demi-sourire et recommence à sauter, tandis que les passants ralentissent à nouveau.

Ces trois frères polonais sont de grands salauds, presque pires qu'elle, mais, en ce qui concerne la musique, ils connaissent leur truc. Rien à dire, *merdegaulle*.

2

Avant d'éteindre les lumières et de quitter son bureau, Armand Vandeweil donne de nouveau un coup d'œil à la table qui occupe la majeure partie de l'espace, encombrée de cahiers, de post-it jaunes, de pages de moleskine déchirées, de comptes de bistrot, de cartes professionnelles et même de morceaux de papier d'emballage.

La quantité de choses sur lesquelles les gens écrivent est incroyable. Il a transféré et bipé tous les messages à l'ordinateur et le lendemain, jeudi 6 décembre, un autre numéro de *Métronome* va être distribué. Or, comme d'habitude, il n'a pas encore décidé de jeter tous ces papiers devenus inutiles.

Il y a des écritures, des empreintes, des taches qui rendent réels ces fragments de papier. Il y a derrière eux des gens, des hommes et des femmes de chair et de sang qui se sont croisés dans le métro et qui cherchent maintenant à réparer les erreurs commises par le destin.

Une fois imprimés, ces messages en bouteille commencent à naviguer, mais ne sont plus la même chose. Ils ne montrent plus rien du moment où, sur les escaliers du métro ou à une table, les mains d'une vendeuse des Galeries Lafayette, d'un étudiant ou d'un employé de Hachette écrivant quelques lignes ont lancé un défi au cas.

Métronome, c'est ça. Une compétition avec le destin, un duel avec l'inattendu. Comme le faux-titre dit : « Combien de fois, lors d'un voyage en métro, avez-vous croisé vos pas ou votre regard avec quelqu'un qui vous a frappé, déraciné de votre indifférence, qui a accéléré vos pulsations ? Vous vous êtes touchés, vous vous êtes regardés, vous avez marché un peu ensemble et vous vous êtes perdus. Lancez votre message dans la bouteille sur *Métronome*. Cette personne le ramassera. »

Certains entrepreneurs chez lesquels Armand est allé pour obtenir du financement ont aimé l'idée. Il a expliqué qu'à l'ère du numérique, un journal fait de papier et d'encre, distribué gratuitement tous les sept jours dans les principales stations de métro, assure une grande visibilité à la pub.

Avec l'argent obtenu, il a loué le bureau, stipulé un contrat avec une

imprimerie, proposé à une demi-douzaine d'étudiants de distribuer des exemplaires du journal dans le métro et acheté deux cents boîtes jaunes de plastique rigide, qu'il a mises par paires dans cent stations de métro.

Dans l'un des deux contenants, chaque jeudi matin, les garçons laissent un paquet de journaux fraîchement imprimés. Dans l'autre, les passants sont invités à déposer leurs messages. Armand les ramasse personnellement tous les mercredis matin et les met dans un grand sac en toile. Puis, il se cache dans son bureau, vide le sac sur la grande table et commence à lire. Il a aussi pris l'habitude de conserver les messages les plus insolites. À cet effet, il a acheté, au marché de Saint-Ouen, un classeur en bois provenant d'un ancien bureau, qu'il a placé contre un mur.

Armand se tient près de la porte, incertain de ce qu'il faut faire. Il est tard, Isabelle est déjà au lit et ça n'a pas de sens de la réveiller. La grand-mère s'occupe d'elle, comme d'habitude, et, le lendemain, il inventera quelque chose pour se faire pardonner.

Il s'assoit à la table, met ses lunettes et allume la lampe. Il prend au hasard une pièce de papier et lit le texte, écrit au crayon avec une graphie minuscule et nerveuse.

« Gare du Nord, dimanche matin vers 11 h. Je prends la ligne quatre, direction Porte d'Orléans, et je m'assois, la tête dans les nuages, car je ne suis pas encore bien réveillé. Je commence à lire le journal, puis je lève la tête et je croise tes yeux. Je suis attiré, mais j'essaie de le cacher. Je croise encore tes yeux avant de redescendre à Odéon mais je n'ose pas te sourire, j'ai peur d'avoir l'air ridicule. Je quitte la gare, le cœur troublé par la douceur de ton regard. Je penserai à toi toute la journée, belle inconnue que je n'ai pas osé connaître. Merci pour ce moment sublime. J'avais les cheveux courts noirs, un sac à bandoulière. Tu étais assise à la fenêtre, le téléphone portable à la main : tes cheveux blonds étaient très courts et, surtout, tu avais un look magnifique. »

Mesuré, sec, avec un trait mélancolique pas trop exposé. Jacques 3499888345 a de bonnes chances que la belle inconnue se présente à la rédaction de *Métronome* en demandant le numéro de téléphone ou l'adresse e-mail de l'auteur pour le contacter.

Ces informations ne sont pas publiées. Armand les garde dans une banque de données et la règle est que, pour les connaître, il faut téléphoner ou se présenter

en personne au bureau. En fait, ça n'arrive pas souvent. La méfiance l'emporte presque toujours sur la curiosité ou, la plupart du temps, le coup de foudre est à sens unique.

Armand garde le message. Il regarde dans la pile pour un autre bout de papier. Il sait très bien que la recherche n'est pas aléatoire. C'est une page d'agenda, ce qu'il cherche.

Une page froissée réfère à la ligne neuf, direction Pont de Sèvres :

« Je t'ai rencontré samedi dernier, vers 16 h 30. Tu t'es assis en face de moi. Ton jean était déchiré là où il faut, je l'ai remarqué, et tu as remarqué que je l'ai remarqué. Tu avais une belle bouche, et quels yeux ! J'aimerais te revoir. J'avais un manteau bleu, je suis descendue à Miromesnil et j'ai couru pour attraper la coïncidence. »

Les femmes écrivent de façon plus concise et sont plus directes. Il faut que les hommes qui se perdent dans des envolées de fantaisie et dans des désirs poétiques le sachent : la première pensée de leur muse inspiratrice sera quelque chose comme « si je veux lire une bonne poésie, j'achète un livre de Prévert ».

Ambre, par exemple. Si quelqu'un s'approchait d'elle avec un compliment banal ou mélodramatique, elle lui servait une réponse sarcastique. Après, le soir, elle le lui racontait de sa voix douce et grave, et ils riaient ensemble.

Ce serait comme ça, si la mère d'Isabelle n'était pas en Arménie à ce moment-là pour travailler sur un reportage photographique sur la route de la soie.

Armand retourne fouiller sur la table et trouve enfin ce qu'il cherche. Le papier a été arraché d'un agenda plutôt anonyme, acheté dans n'importe quel magasin de papeterie pour quelques pièces de monnaie. Il porte la date du jeudi 6 décembre et le message est court et inhabituel. Il ne mentionne aucune rencontre, ne semble s'adresser à personne en particulier et ne contient pas les informations nécessaires pour contacter l'auteur.

Armand relit le texte, rédigé d'une manière précise et régulière :

« Il y a un chemin qui semble droit à quelqu'un, mais, au terme, ce sont des chemins de mort. Proverbes, 14:12. »

C'est un verset de la Bible. Parfois, il arrive que quelqu'un utilise *Métronome*